



LES REVUES



Sur un nouveau mal du siècle qui date du siècle dernier

La Nouvelle Revue Française (1) publie une étude de M. Marcel Arland, qui ne manque pas d'intérêt : « Sur un nouveau mal du siècle ».

« Cet article, dit-on, nous apporte l'opinion d'un très jeune écrivain sur les manifestations de la génération qui le précède et qui a aujourd'hui de vingt-sept à trente ans. »

Et d'abord, qu'est-ce que M. Marcel Arland entend par un nouveau mal du siècle ? Tout simplement une crise morale déterminée par l'absence d'un élément divin.

Pour lui, en effet, toute civilisation tend vers un point d'équilibre idéal où se rencontrent et s'associent les forces issues des qualités d'une race, « spectacle admirable né de la collaboration de Dieu, de l'homme et du hasard. »

Ce point dépassé, l'équilibre est rompu. C'est la décadence et l'anarchie ; la civilisation de notre pays se trouvait avant guerre dans une de ces périodes.

Une première réaction contre cette atmosphère étouffante de chapelles littéraires se produisit, selon M. Marcel Arland, avec le mouvement dada : (« Littérature », la revue du groupe, parut en 1919).

« Il était naturel, écrit M. Arland, qu'on se montrât grossier au milieu de tant de grâces, violent parmi tant de douceurs, et parmi cette finesse, illogique. »

Mais Dada ayant bruyamment détruit ce qui était en réalité détruit depuis fort longtemps en morale comme en littérature, le bouleversement intellectuel n'en continue pas moins ; qu'en sortira-t-il ?

« Si l'on considère l'état actuel de la jeune littérature, écrit M. Arland, il est assez pénible de juger clairement la génération qui a succédé à celle de dada et son apport personnel. Les uns allèrent d'instinct vers ce qui était hier l'avant-garde et voulurent recommencer la période héroïque. En face d'eux, c'est une compagnie de délicieux jeunes gens, avertis, spirituels, maîtres de leur art à vingt ans et qui savent à l'envi traduire dans les lettres l'élégance de leur esprit. »

Ni l'un ni l'autre de ces groupes ne tente M. Arland, qui en arrive à cette constatation : « C'est moins une génération que des individus qui nous peuvent maintenant intéresser... il n'est plus aujourd'hui de véritable travail que solitaire. » Et la littérature ne sera plus, pour lui, qu'un moyen de s'approcher davantage de lui-même.

Et ici, M. Arland se livre à une confession qui en dit long sur l'état de déséquilibre des jeunes bourgeois intellectuels d'aujourd'hui.

« ...Aucune doctrine ne nous peut satisfaire ; mais l'absence de doctrine nous est un tourment. Il est possible qu'un jour de tels tourments apparaissent naïfs et qu'on s'étonne de ce goût pour la délectation morose, de ce masochisme, de cette inquiétude qui nous inclinent VERS DES TENTATIVES

(1) Numéro du 1^{er} février 1924.

ASSEZ PARTICULIÈRES. Mal et bien, cette distinction un peu comique n'est possible que parce que des siècles de vie sociale et religieuse l'ont gravée en nous ; c'est elle qui oriente la plupart de ces aventures où certains esprits s'essayent et s'éprouvent aujourd'hui. Car si après le mouvement dada, le désir de scandaliser peut apparaître vulgaire, DU MOINS PERSISTE LE GOUT DE SON PROPRE SCANDALE. »

Plus loin, M. Arland parlera encore de « certaines anomalies, de passions inassouvies, d'instincts déviés » avec quoi les hommes de ce temps essayent de se consoler de la perte de Dieu.

En conclusion, M. Arland s'achemine vers ce qu'il appelle « la résignation » qu'il croit devoir apporter aux esprits désaxés, évoluant entre l'hypothèse du miracle et le suicide, vers « une nouvelle harmonie ».



Nous croyons avoir résumé ainsi l'essentiel de l'étude de M. Marcel Arland, laquelle est suivie d'une seconde étude de M. Jacques Rivière, qui essaye de ramener le désespoir d'un jeune homme capable en tous cas de sincérité à une simple crise « du concept de littérature. »

« Ce ballotement perpétuel, écrit-il, entre vivre et mourir qui anime les jeunes écrivains, ce dilemme du génie ou du suicide où ils se débattent, sont la conséquence de ce que les romantiques ont indûment laissé se mêler de sacré à la fonction littéraire. »

Cette explication subjective de M. Jacques Rivière — romantique malgré lui, sans flamme, écrivait ici même Jean Bernier (2) — ne saurait nous suffire. Nous croyons à la nécessité de quelque chose de sacré, une foi, pour assurer de la grandeur à une œuvre d'art quelconque. Mais l'époque où nous vivons nous permet-elle cette foi ? Nous sommes assurés que non. Nous en tirons la preuve de la guerre. 1.700.000 Français périrent pour quoi donc ? Croisade ? Non, massacre stérile nécessaire à la multiplication de dividendes.

Privée de cette foi, à quoi peut aboutir une littérature qui vit encore sur les idéologies périmées du siècle dernier ? Que gagnera-t-elle à se glacer chaque jour davantage sous les cendres depuis si longtemps refroidies du romantisme ? Avec « les confessions » et « le génie du christianisme » commence en France l'aventure sentimentale du siècle dernier. Elle avait de la grandeur. Aujourd'hui, ramenée à l'envergure d'un André Gide (3), elle aboutit, parlons net, à l'inversion sexuelle. Après, il n'y a plus que le suicide. Dans son cadre romantique, le mouvement dada reste une tentative désespérée, mais courageuse, pour sortir du dilemme, ne serait-ce que par l'absurde.

Nous autres, à Clarté, ne participons pas, dieu merci, aux angoisses de M. Marcel Arland. Nous n'éprouvons

(2) Voir Clarté n° 26: Trois romans de jeunes à la N. R. F.

(3) Nous accordons sur ce point notre critique d'André Gide avec le catholique Henri Massis.